

## Prologue

Je ne suis pas superstitieuse. Je ne l'ai jamais été. D'ailleurs, je mets un point d'honneur à passer sous les échelles, et j'encourage vivement les chats noirs à croiser mon chemin. Cela faisait toujours rire Helen, mon ancienne coéquipière, qui disait que je tentais le diable, un peu comme si je défiais le destin ouvertement, les poings levés, en braillant : « Alors, c'est tout ce que t'as dans le ventre ? » Mais ce n'est pas le cas. Pas tout à fait. Je ne tente pas le diable, mais il peut m'arriver de lui titiller la queue. Disons que si quelque chose ne va pas, c'est plus fort que moi, je m'en mêle.

Je ne suis pas superstitieuse ; en revanche, j'ai quelques rituels, mais qui sont plutôt destinés à contrer le mauvais karma ou la loi de Murphy. Beaucoup de flics ont ce genre de petits trucs. Par exemple : au café ou au restaurant, toujours s'asseoir face à la porte, de manière à voir qui entre et qui sort (à noter toutefois que cela peut vous compliquer la vie lorsque vous allez manger un morceau avec un collègue policier, car si vous n'obtenez pas la bonne table et qu'aucun de vous deux ne cède, vous finissez assis côte à côte). Autre exemple : ne jamais cirer ses chaussures juste avant un service de nuit le vendredi ou le samedi, sans quoi vous pouvez être certain d'être appelé en intervention devant une boîte de nuit à 3 heures du matin, pour empêcher les participantes d'une soirée entre filles trop arro-

sée de se poignarder à coups de talons aiguilles et, ça ne loupera pas, l'une d'entre elles se délestera de son kebab et de ses sept Bacardi Breezer sur vos chaussures noires bien brillantes au moment où vous tenterez de la faire monter dans le fourgon. Bref, ce genre de petites choses.

Lorsque je déménage, l'un de mes rituels consiste à laisser une carte porte-bonheur aux futurs occupants de la maison que je quitte. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai déjà quitté beaucoup de maisons. Il y a d'abord eu ce petit studio miteux, à mon arrivée à Londres. J'ai adoré cet endroit, parce qu'il était mon tout premier chez-moi (même si c'était une location), parce que j'étais enfin adulte, que la vie commençait pour de bon et que tout me paraissait follement excitant. Je n'habitais plus chez mes parents, et je marchais dans les pas de mon père sans être dans son ombre, pour une fois. Le bonheur, donc, malgré un sérieux problème de moisissures, un vilain courant d'air au niveau de la seule et unique fenêtre, et le propriétaire qui refusait de faire réparer quoi que ce soit, jusqu'au jour où je lui avais appris que j'étais flic. Fort de cette révélation, il n'avait entrepris aucuns travaux, mais m'avait augmenté le loyer d'une centaine de livres par semaine, ce qui m'avait finalement conduit à déménager. Ensuite, j'avais enchaîné quelques expériences de colocation – souvent avec des collègues ; arrangement plutôt judicieux jusqu'à ce que nous nous retrouvions tous en poste à des horaires différents. À toute heure du jour et de la nuit, il y en avait un qui essayait de dormir pendant que l'autre réveillait la maisonnée en rentrant du boulot, et que le troisième s'apprêtait à partir prendre son service. Une période particulièrement pénible. Puis, juste avant ma rencontre avec Richard, il y avait eu ce bel appartement, petit, mais parfaitement agencé et très calme.

J'avais acheté une affiche, une copie bon marché d'un célèbre tableau qui représentait une portion du littoral non loin de ma ville natale, dans les Cornouailles. Souvent, je m'asseyais devant cette affiche, dans la quiétude de mon bel appartement, et je pensais à cette façon qu'avait la lumière de se refléter sur l'eau là-bas, et à la maison de mon enfance. Puis, je me mettais à pleurer parce que j'avais le mal du pays, et que la solitude m'accablait dès que je n'étais pas au boulot. Cela dit, à l'époque, il était hors de question de tout lâcher et de rentrer en admettant que j'avais eu tort de partir.

Enfin, il y avait eu cette maison-ci. La toute première qui m'ait réellement appartenu – enfin, qui *nous* ait appartenu, à Richard et moi –, et même si elle n'était pas parfaite, elle était remplie de souvenirs. Celui de Richard qui m'en fait franchir le seuil, le jour de notre mariage... et qui, au passage, me cogne la tête contre l'encadrement. En parlant de mauvais karma, voilà qui aurait dû me mettre sérieusement la puce à l'oreille. Je me souviens du jour où nous avons ramené notre fille Daisy de la maternité, après un accouchement interminable et épuisant qui m'avait ôté tout désir de réitérer l'expérience, durant un an au moins. De toute façon, le temps que l'envie me revienne, Richard avait définitivement balayé cette idée de sa vie. Il m'avait fallu quelques années pour découvrir pourquoi.

Ma carte porte-bonheur attendait sur le plan de travail vide qui, la veille encore, était jonché de livres de cuisine et d'appareils divers. Tout cela se trouvait désormais dans un carton et avait déjà pris la route à bord d'un camion de déménagement. Un ravissant cottage en pierre à la porte bordée de rosiers grimpants illustrait la carte que j'avais choisie. Fait ironique, car la maison que je quittais

n'y ressemblait pas du tout, contrairement à celle dans laquelle je m'apprêtais à emménager. Je saisis mon stylo et commençai à composer un petit texte dans ma tête.

*Bienvenue dans votre nouveau chez-vous. J'espère que vous y serez aussi heureux que je l'ai été.*

*... Du moins avant que mon crétin de mari, ce gros nul qui saute sur tout ce qui bouge, ne décide de me tromper.*

*Je vous souhaite d'y être aussi heureux que je l'ai été moi-même après avoir débarrassé la maison et ma vie de ce fumier, mais avant qu'il s'installe à dix minutes d'ici avec sa nouvelle conquête, ce qui ne l'a pas empêché de décevoir sa fille en permanence et d'arriver systématiquement en retard (quand il arrivait tout court) lorsqu'il lui avait promis de l'emmener se promener. Mais maintenant, avec des kilomètres de distance entre nous, il ne pourra plus la laisser tomber et elle n'attendra plus rien de lui (ça, elle l'a compris depuis longtemps, mais elle n'a que douze ans et ne peut s'empêcher d'espérer encore un peu).*

*Je vous souhaite d'être aussi heureux ici que je l'étais à l'époque où je pouvais encore rembourser le prêt, avant que Richard ne fasse tout un foin pour ne pas payer la pension alimentaire et avant que je ne quitte le boulot de mes rêves, parce que ma fille (à la suite d'un événement très fâcheux) ne le supportait plus. Je la comprends. S'il m'arrivait quoi que ce soit, elle serait obligée d'aller vivre chez son père, qui – sur ce point, je pense avoir été claire – n'est qu'un bon à rien, une vraie perte d'espace, d'oxygène et autres ressources naturelles pour cette planète. J'ai donc démissionné, opéré une reconversion professionnelle, et nous voilà prêtes, toutes les deux, à tout recommencer ailleurs.*

*J'espère que vous serez heureux ici, à dépenser une fortune pour cette bicoque exiguë et son jardin minuscule,*

*son voisinage bruyant et sa route très fréquentée, pendant que je débourserai beaucoup moins pour un endroit bien plus spacieux avec une vue imprenable sur la mer, et des voisins plus susceptibles de m'éveiller à 6 heures avec leurs bêlements qu'à 3 heures du matin avec leur retour tapageur de soirée arrosée.*

Mmh. J'en faisais peut-être un peu trop. J'ouvris la carte et écrivis.

*Bienvenue.*

Il était grand temps de rentrer à la maison.

C'est drôle, la vie. Je voulais juste acheter un canapé. *Penhaligon's* était l'une de ces vieilles enseignes familiales traditionnelles – le genre de grand magasin que l'on trouvait autrefois dans chaque ville, mais qui tend à disparaître de nos jours (et à raison, en toute honnêteté : la plupart des articles semblaient exposés depuis les années cinquante, et les prix affichés étaient si exorbitants qu'il fallait ressortir pour s'assurer de ne pas être entré par inadvertance chez *Harrods*). Toutefois, après avoir survécu à deux guerres mondiales, à plusieurs récessions et à l'essor du shopping sur Internet, *Penhaligon's* tenait bon. L'apocalypse zombie pouvait s'abattre sur les Cornouailles (je vous entends d'ici : qui s'en apercevrait ?) que *Penhaligon's* s'accrocherait obstinément à sa place de choix sur Fore Street pour continuer à répondre aux besoins de la population locale et des hordes de mortsvivants mangeurs de cervelle (aussi appelés « touristes »).

En temps normal, je n'aurais même pas pris la peine d'aller chez *Penhaligon's*, mais nous avons pris possession de notre nouvelle maison depuis quatre jours, et nous – Daisy, moi, et plus particulièrement nos fesses – en avons marre de nous asseoir sur les vieilles chaises de jardin de ma mère. Alors, comme je passais par là, j'étais entrée.

Rien n'avait changé depuis ma dernière visite. À vrai dire, quasiment rien n'avait changé depuis ma toute

première visite, quarante ans plus tôt. Néanmoins, le rayon des meubles avait été rénové ; une belle surprise, car on trouvait désormais des salons qui semblaient avoir été conçus après la chute du mur de Berlin (les précédents dataient d'avant la construction de celui-ci).

Je me vautrai avec délectation sur un gros canapé moelleux et en caressai l'étoffe avant de saisir l'étiquette. À la vue du prix, je ravalai un petit cri d'effroi (ainsi qu'une malheureuse mouche qui passait par là) ; par chance, la mention « livré le lendemain ! » m'apaisa aussitôt.

Au moment où je me levais pour poursuivre mon examen, une voix tonitruante me fit sursauter.

—Ça alors ! Jodie la Fouine ! C'est bien toi ?

Je fis volte-face ; cette voix, je la connaissais. C'était celle de Tony Penhaligon, l'arrière-petit-fils de M. Penhaligon premier du nom. Tony avait été l'un de mes camarades de classe, et même, à une époque, mon petit ami (nous étions sortis ensemble pendant deux semaines en 1994 ; deux semaines au cours desquelles nous nous étions tenu la main et embrassés, mais sans la langue – *beurk !*), et le voilà qui se tenait devant moi avec un grand sourire. À l'instar du magasin familial, il n'avait guère changé au cours des quarante dernières années, et à chacune de nos rencontres, je revoyais le petit garçon qui avait toujours la goutte au nez, celui qui s'était assis à côté de moi pour mon premier jour en primaire dans la classe de Mme Hobson.

Quoique, à y regarder de plus près... Attendez, en réalité, il avait bien changé ! La dernière fois que je l'avais croisé, au cours d'un séjour chez ma mère, il avait toujours cet embonpoint qui trahissait son amour pour la bière et les chaussons à la viande, la spécialité de la région. Or, là, les kilos superflus s'étaient envolés, et sa silhouette était

même plutôt svelte. L'uniforme peu flatteur de la boutique – polo blanc et pantalon chino noir – avait cédé la place à un superbe et luxueux costume bien taillé.

*Bon sang, c'est qu'on le laisserait volontiers mettre la langue, maintenant !* lança une petite voix, tout au fond de ma tête. Je la fis taire d'un regard noir intérieur.

— Tony, ça fait un bail ! On ne s'est plus vus depuis...

— Le réveillon du Nouvel An, il y a trois ans.

— Quelle mémoire ! m'extasiai-je avec un petit rire.

— C'est la dernière fois qu'il s'est passé un truc intéressant dans ce trou. Alors, tu as tenu ta résolution ?

— C'était le premier Noël après ma rupture avec Richard. J'ai dû prendre tout un tas de résolutions bien imbibées, ce soir-là.

Tony sourit.

— Oui, quelques-unes. Mais dis-moi que tu as respecté la plus importante : « éviter les connards ».

— Oh, mais celle-là, elle est devenue mon plus grand principe de vie. Et toi, c'était quoi la tienne ?

Il secoua la tête.

— Je ne les partage jamais. Comme ça, si je ne les tiens pas, personne ne le sait.

— Et celle-là, tu l'as tenue ?

— Non. Mais ça n'a plus aucune importance maintenant. Alors, quel bon vent t'amène ? Tu rends visite à ta mère ? J'ai entendu dire qu'elle était souffrante.

— Je suis venue acheter un canapé.

— Je ne sais pas si tu es au courant, mais nous ne livrons pas jusqu'à Londres.

— Parfait, puisque je n'habite plus là-bas.

— Ah bon ? Depuis quand ? demanda-t-il, l'air stupéfait. Alors, tu es de retour ?

— Oui.



Il était évident qu'il mourait d'envie de me bombarder de questions, mais il s'abstint. Il devait craindre de rater sa vente s'il se montrait un peu trop insistant. Et puis, comme je m'installais à long terme, il se doutait qu'il finirait bien par me tirer les vers du nez.

—Alors, que penses-tu de ce canapé ?

Je m'assis de nouveau sur celui-ci.

—Franchement ? C'est comme si mon postérieur décédé était arrivé au paradis et qu'un ange le caressait avec ses ailes.

Il éclata de rire.

—Tu ne voudrais pas rejoindre notre service marketing ? J'ai toujours dit que tu aurais dû devenir poète, et pas flic.

—Je ne suis plus flic, l'informai-je en fouillant dans mon sac.

Je lui tendis l'une de mes nouvelles cartes de visite professionnelles.

—*Fourchette et Festins*. Qu'est-ce que c'est ?

—Mon nouveau projet. Je viens de lancer mon entreprise...

—Attends, tu es chef de cuisine ? Mais dis-moi, est-ce que tu fais les mariages ? demanda-t-il, le regard soudain plein d'espoir.

—Mariages, baptêmes, bar-mitsva, tout ce que tu veux. Si tu as envie de nourrir les invités de ton événement, je suis la femme de la situation.

Du moins, l'espérais-je ; je n'avais pas encore eu le moindre client, mais en théorie...

—Génial ! s'écria Tony. C'est un bel exemple de, de... Comment appelle-t-on ça, déjà ? Sérentipidé ?

J'envisageai de rectifier le mot, puis me ravisai ; à part nous mettre mal à l'aise tous les deux, cela n'aurait servi à rien. Et de toute façon, il était déjà en train d'adresser de

grands signes à une femme qui rôdait autour d'un présentoir de vases en cristal telle une reine sur ses terres.

—Cheryl ! Viens voir ! J'ai trouvé un traiteur ! lança-t-il en brandissant ma carte de visite.

La femme la prit et la lut avant de m'étudier de bas en haut, l'air tout sauf impressionné. Pas étonnant, cela dit, dans la mesure où j'étais juste sortie pour acheter des sachets de thé entre deux couches de peinture, et que je ressemblais plus au bonhomme Michelin qu'à un chef étoilé du guide Michelin.

—Nous nous marions, m'annonça Tony avec fierté.

Et l'on comprenait sans mal pourquoi. Cheryl, qui devait avoir dix ans de moins que lui, était séduisante (ou devait l'être sous un éclairage plus flatteur). Enfin, à cet instant, elle arborait plutôt une expression digne d'un bouledogue qui aurait mâchouillé un citron, et sa tenue n'avait rien à envier à celles de Joan Collins dans la série *Dynastie*. Cela faisait bien longtemps que je n'avais plus vu des épaulettes de cette taille, hormis chez les joueurs du Super Bowl. Voilà qui expliquait le costume élégant de Tony, ainsi que sa nouvelle silhouette.

—Félicitations, dis-je.

Tony méritait d'être heureux. Sa première femme l'avait plaqué pour son instructrice d'auto-école, le pire étant que les leçons de conduite avaient été payées par Tony lui-même, et que sa femme n'avait pas eu la décence de le quitter avant d'avoir non seulement réussi l'examen (au bout de trois tentatives), mais aussi suivi une formation en sécurité routière et un cours de conduite préventive ; elle était sur le point d'obtenir son permis poids lourd lorsqu'elle avait enfin officialisé sa liaison. D'après ma mère, qui connaissait celle de l'ex de Tony, son histoire avec la monitrice d'auto-école n'avait pas fait long feu, et

elle sillonnait désormais le pays en camion-citerne, avec pour seule compagnie son chien – un loulou de Poméranie prénommé Germaine.

Je croisai les doigts pour que Tony me propose de prendre en charge le banquet de ses noces – j’avais besoin d’argent –, et en même temps, j’avais peur de me planter. Oh, après tout, il me suffirait d’être très, très organisée.

—Notre traiteur nous a laissés tomber, et notre mariage a lieu le week-end prochain, m’expliqua-t-il.

Le week-end prochain ? Nom de...

Il se tourna vers sa fiancée et me désigna d’un geste vague.

—J’étais justement en train de dire à Jodie que c’était un bel exemple de sérentipidé...

—Sérendipité, le corrigea-t-elle avec un sourire condescendant.

Mmh.

—Alors – Jodie, c’est bien ça ? –, quelles sont vos références ? Combien de mariages avez-vous déjà à votre actif ? Nous avons réservé une salle très haut de gamme – au *Parkview Manor Hotel*, vous connaissez ? –, et nous attendons beaucoup d’invités des quatre coins du pays.

Je m’apprêtais à avouer que je n’avais aucune expérience, mais que, avec un délai si court, je leur souhaitais bonne chance pour dégoter un autre traiteur aussi volontaire (ou aussi fauché) que moi, mais Tony me devança.

—C’est une vieille amie doublée d’une ex-flic, tu ne pourras pas trouver meilleures références que celles-là !

Cheryl fit la moue, mais ne broncha pas. Elle avait compris que si elle ne voulait pas servir à ses prestigieux invités les chaussons à la viande et les frites du pub – très bas de gamme – *Kings Arms* de Market Square, elle n’avait pas vraiment le choix. Je souris.

—Si vous ajoutez le canapé, je me charge de tout au même prix que celui que vous aviez fixé avec l'ancien traiteur.

C'est ainsi que, six jours plus tard, je me retrouvai devant l'imposante entrée du *Parkview Manor Hotel*. Nous étions en début de soirée, la veille du Mariage du Siècle™. De nombreux convives passaient la nuit à l'hôtel, et Tony m'avait (sûrement contre la volonté de Cheryl) invitée à leur verre de bienvenue. Je réajustai ma robe ; depuis mon départ de la police, et plus encore depuis ma formation en restauration, j'avais un peu grossi, et mes tenues de soirée, portées trop rarement, étaient toutes devenues étriquées. Sans parler de mes orteils, déjà au supplice dans mes chaussures. On était loin des escarpins Jimmy Choo, mais j'avais enfilé la seule paire de ma garde-robe qui n'était ni des Nike ni des Dr. Martens. Pas d'inquiétude, dès le lendemain, je serais en cuisine, et j'aurais déjà retrouvé mon jean et mes baskets. Réconfortée par cette idée, je pris une profonde inspiration et entrai.

Le hall du très luxueux hôtel aurait eu tout à fait sa place à Londres, plutôt qu'en pleine campagne, au fin fond des Cornouailles. La moindre surface était couverte de marbre et, si je continuais à m'y attarder, bouche bée, je craignais de me transformer moi-même en statue de marbre. L'espace était agrémenté de fougères et de strelitzias luxuriantes, exotiques, et la tueuse de plantes que j'étais (je n'ai pas du tout la main verte) soupçonna d'emblée qu'il s'agissait de vulgaires imitations en plastique. Je caressai discrètement une feuille (vouant ainsi cette pauvre et innocente fougère à une mort prématurée), et dus me rendre à l'évidence : ces plantes étaient on ne peut plus authentiques et particulièrement bien soignées.

La réceptionniste de l'hôtel me rappelait vaguement quelqu'un. Cela faisait presque vingt ans que je n'avais plus habité à Penstowan, mais j'avais grandi ici, et soixante-quinze pour cent des habitants étaient d'anciens camarades de classe, des frères et sœurs d'anciens camarades de classe, ou les parents de ceux-ci. L'employée sourit et, d'un petit signe de tête, me désigna un écriteau : « Mariage Penhaligon et Laity ». Une photo des deux tourtereaux accompagnait l'inscription, ainsi qu'une flèche pointant vers une salle de réception. Vu d'ici, il ne semblait pas y régner une ambiance très joyeuse ; pas de brouhaha et très peu de musique.

À l'intérieur de la salle en question, je découvris Tony en pleine conversation avec quelques invités, debout au bar. De toute évidence très excité par la perspective du grand jour, il pépiait avec un enthousiasme juvénile des plus attendrissants. Il n'y avait pas grand monde, mais la soirée ne faisait que commencer ; et puis Cheryl avait dit qu'ils attendaient des invités venus des quatre coins du pays, peut-être n'étaient-ils pas encore arrivés ?

—Hé ! La Fouine ! héla Tony.

Tout de suite beaucoup moins attendrissant, cet emploi excessif du surnom de mon enfance. Il fallait absolument que je lui en touche un mot. Je plaquai un sourire sur mes lèvres, et m'avançai vers lui d'un pas laborieux, grimaçant à l'idée de l'ampoule qui se formait déjà sur mon petit orteil.

Cependant, je n'eus pas l'occasion de rejoindre Tony et ses amis, car toute l'attention se braqua soudain sur les portes de la salle. Celles-ci venaient de s'ouvrir, et Cheryl fit son apparition dans l'embrasure, adressant un sourire béat aux convives déjà réunis. Tirée à quatre épingles dans une robe de cocktail moulante en soie

rouge profond, elle avait coiffé et fixé ses cheveux à la laque avec une exigence extrême. Elle ne démordait pas de ce style années quatre-vingt, mais il fallait reconnaître qu'elle savait y faire. Sous son regard, ma robe de grande surface et mes horribles chaussures me parurent encore moins confortables, et je n'eus plus qu'une hâte : rentrer chez moi et enfiler mon pyjama.

Elle attendit encore un peu, exploitant au maximum son entrée théâtrale, avant d'ouvrir la bouche.

Toutefois, rien n'eut le temps d'en sortir, car elle fut arrachée à notre vue, violemment renversée par une harpie hurlante vêtue d'un treillis kaki.